

ARCHITECTURE DU SYSTÈME VERBAL ESPAGNOL ACTUEL : DESCRIPTION ET ANALYSE DU JEU DU SIGNIFIANT

STÉPHANE PAGÈS*

ABSTRACT. *The Structure of the Verbal System in Present-day Spanish: a Description and an Analysis of the Role of the Signifier.* Based on a description of the signifier¹, this study will attempt to go beyond the underlying patterns of the present-day structure of the verbal system and highlight the referential powers of several verbal paradigms. The analysis appears to confirm, on the one hand, the relevance of a deictic conception of the verbal system, whereby the speaker represents the axial reference and, on the other, the basis of the decreasingly relevant value of the form in -ra as compared to the form in -se.

Keywords: Spanish linguistics, verb, signifier, analogy, system.

REZUMAT. *Arhitectura sistemului verbal spaniol: descrierea și analiza rolului semnificantului.* Pornind de la descrierea semnificantului, vom încerca să degajăm logica subiacentă care structurează arhitectura sistemului verbal actual și să punem în evidență capacitățile referențiale ale unor paradigme verbale. Analiza pare să confirme, pe de o parte, pertinenta unei concepții deictice a sistemului verbal în care locutorul constituie reperul axial și, pe de altă parte, fundamentul valorii degresive a formei în -ra prin raportare la forma în -se.

Cuvinte cheie: lingvistică spaniolă, verb, semnificant, analogie, sistem.

Les philologues appelaient « tables d'analogie » les modèles de conjugaison d'autrefois. On ne saurait s'en étonner car quand on observe l'architecture des paradigmes verbaux espagnols actuels (temps et modes confondus)², on ne peut être que surpris par la symétrie, l'analogie, le principe d'alternance ou encore de récurrence qui les structurent – a fortiori pour les verbes dits *réguliers*. Le jeu des désinences s'organise en effet en un champ de relations apparemment si cohérentes et si structurées qu'elles suggèrent la possibilité d'en dégager le système.

* Maître de Conférences, auteur d'une thèse sur l'analyse du discours dans *Larva* (1984) de Julián Ríos et de différents articles portant sur des questions de linguistique espagnole. Aix-Marseille Université, CAER – EA 854. E-mail : stephane.pages@univ-amu.fr

¹ Version remaniée, dans sa conclusion, et plus longue, d'une communication présentée lors de deux journées d'étude du GERLHIS (groupe d'étude et de recherche en linguistique hispanique) – Paris III, Sorbonne nouvelle – organisées par Gilles Luquet les 9 et 10 juin 2011.

² Voir le tableau joint en annexe.

Or, la notion de système, d'après l'approche structuraliste, implique que l'ensemble des formants peut être ramené à un nombre réduit de traits élémentaires, définis réciproquement par la place qu'ils occupent au sein de ce système où les valeurs de chacun dépendent de ses relations avec l'ensemble. Car, selon la doxa saussurienne, *la langue est un système de signes où tout se tient*³, ce qui signifie que les signes, n'existant que dans leur différence, délimitent mutuellement leurs sens potentiels. Une telle approche signifie donc qu'il est difficile, voire impossible, d'analyser un paradigme verbal sans l'envisager dans sa relation avec un autre, voire d'autres paradigmes verbaux.

C'est à cette cohérence interne structurale que nous nous sommes intéressé, sous l'angle du signifiant afin de voir l'éclairage que pouvait apporter une telle approche morpho-systémique sur certaines flexions et, notamment, sur certaines de leurs capacités référentielles.

Une telle démarche n'est bien sûr pas nouvelle puisque après G. Guillaume pour le français, de nombreux et d'éminents linguistes hispanistes se sont déjà livrés à une telle approche ; néanmoins, il nous a semblé opportun d'y revenir dans la mesure où à partir de données d'observations que nous offre le signifiant, paradoxalement, on ne voit pas toujours nécessairement les mêmes choses et, de ce fait, on n'en propose pas toujours la même description et, enfin, il est toujours sain d'essayer de se défaire de certaines habitudes de lecture.

Les temps du présent

Les paradigmes verbaux qui correspondent aux dénominations traditionnelles de « présent de l'indicatif » et « présent du subjonctif » sont bâtis, on le sait, sur le principe de l'opposition entre deux voyelles simples désinentielles : puisque si un verbe possède un thème en *-a* à l'un des présents, alors un thème en *-e* (ou voyelle palatale) s'impose à l'autre présent et réciproquement⁴.

Un tel principe de voyelle alternante mérite qu'on s'y arrête. Il mérite qu'on s'y arrête car ce jeu d'opposition construit une véritable fonction distinctive qui fonde un système à part entière au niveau des présents, et, par ailleurs, il est unique au sein du système verbal espagnol⁵. Cette alternance morphologique marque un

³ Antoine Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indoeuropéennes*, Paris, 1908 [2^e édition corrigée et augmentée], p. 463.

⁴ Trois verbes seulement se singularisent au sein de ce système d'alternance et semblent s'y soustraire : *ser*, *haber*, *ir* avec les formes *soy/sea*, *he/haya* et *voy/vaya* pour le présent de l'indicatif et le présent du subjonctif. Seulement, on verra que vues autrement, ces formes ne font pas exception et ne sont donc pas proprement irrégulières si ce n'est qu'on peut retrouver ailleurs ce jeu d'opposition.

⁵ On ne saurait voir en effet le même type d'opposition binaire entre le paradigme de la forme en *-ra* et celui de la forme en *-re*, d'une part parce que ces deux formes appartiennent au même mode – quelle que soit la théorie modale encore une fois – et d'autre part parce qu'il n'y a pas ou plus aujourd'hui d'opposition entre ces temps, les capacités référentielles de la forme en *-ra* ayant concurrencé au fil du temps celles du futur du subjonctif, aujourd'hui tombé en désuétude, hormis quelques cas particuliers (proverbes, locutions, textes juridiques).

seuil théorique puisqu'une simple réversibilité vocalique *-a/-e, -e/-a* suffit à assurer le basculement d'un verbe dans l'autre présent. C'est cette ligne imaginaire que dessinerait cette alternance vocalique, c'est-à-dire l'opposition de deux paradigmes modalement contraires – et ce, quelle que soit la théorie des modes et des temps. Une telle opposition vocalique s'avère donc essentielle.

Il convient toutefois de nuancer le principe organisateur de cette alternance binaire (*-a/-e, -e/-a*). Elle ne s'applique pas exactement à l'ensemble des personnes du paradigme, puisque la première personne du singulier du présent de l'indicatif résiste systématiquement à cette uniformité avec une autre voyelle désinentielle atone, en l'occurrence *-o*, qui s'impose comme le signifiant généralisé de la première personne du présent de l'indicatif – le locuteur –, qu'il s'agisse des désinences en *-oy* – avec coalescence du yod – ou bien en *-go* ou *-po*. Et en fait, le système a unifié la morphologie de la première personne du présent de l'indicatif autour des voyelles d'aperture moyenne, puisque, à côté du */o/*, on peut relever un */e/* désinentiel pour seulement deux verbes auxiliaires ou semi-auxiliaire : *haber* (avec la forme *he*) et *saber* (avec la forme *sé*⁶).

Que conclure de ces faits qui relèvent du signifiant, c'est-à-dire, du principe de voyelle alternante entre les deux présents modalement contraires, alternance au sein de laquelle la première personne du singulier du présent de l'indicatif (P1) résiste et se démarque⁷ ?

Si l'on cherche à mettre en relation de tels faits – car c'est la logique d'un système que d'impliquer que les éléments constitutifs soient solidaires les uns des autres dans un jeu d'opposition pertinente –, on peut supposer que la résistance et l'isolement morphologique de la première personne du singulier signale son statut particulier de repère axial dans la conceptualisation du temps, la référentialisation du temps étant tributaire de la situation d'énonciation et donc du présent de parole. Quant à l'alternance vocalique, elle semble correspondre à la manière dont se structure le système verbal, construit à partir d'une opposition modale binaire⁸ au centre de laquelle se trouverait le locuteur en position de pivot central. Une conception déictique que semblent conforter d'ailleurs d'autres éléments qui relèvent également de la surface du signifiant et qui peuvent être regardés comme l'indice du fait que la première personne

⁶ Il convient toutefois de rappeler que ces deux formes ont bien possédé un *-o* étymologique à la première personne du singulier (*habeo, sapio*), une désinence qu'elles ont fini perdre et qui s'explique parfaitement par les lois de phonétique évolutive (dans le cas de *habeo*) ou bien par l'analogie (la forme *sé* ayant été forgée par analogie avec la première personne de *haber, he*, qui aurait donc été première).

⁷ D'un point de vue morphologique, elle se démarque en effet du reste du paradigme du présent, y compris pour des verbes comme *haber (he)* et *saber (sé)* qui échappent au modèle généralisé en *-o* de la première personne du singulier. C'est-à-dire que pour ces verbes, c'est essentiellement la valeur démarcative de la première personne qu'il convient de souligner.

⁸ On peut en effet observer que la morphologie triphasée du présent de l'indicatif entre les trois conjugaisons – triphasée, du fait des désinences des premières et deuxième personnes du pluriel pour les verbes de la troisième conjugaison (*-imos, -ís*), à côté de celles en *-amos* et *-emos* – est ramenée à l'alternance (binaire) vocalique réversible *-a/-e*.

du présent de l'indicatif serait bien la pierre angulaire du système du présent, voire de l'ensemble du système verbal.

Ces éléments, quels sont-ils ?

Ainsi, tout d'abord, pour un grand nombre de verbes dits irréguliers – 11 sur 18 –, c'est la première personne du présent de l'indicatif qui transmet son physisme à l'ensemble du paradigme du présent du subjonctif (c'est le cas des verbes en *-go*, ou bien en *-po*, notamment avec le verbe *cabrer* et la forme *quepo*). Un modèle de formation qui consacre *ipso facto* la première personne comme référentiel structurant, à partir de la répétition du même signal, car pour ces onze verbes, le paradigme du présent du subjonctif possède une morphologie qui rappelle la première personne du présent de l'indicatif qui se trouve elle-même comme inscrite implicitement dans chacune des personnes du présent du subjonctif. Ainsi, la forme *tenga* (présent du subjonctif de *tener*) est par exemple contenue dans toutes les formes personnelles du paradigme subjonctif. Or, on a bien ainsi la répétition de la même racine *teng-* qui rappelle justement le signifiant de la première personne du présent de l'indicatif, *tengo*⁹.

Ensuite, une simple observation *lourde* du signifiant permet d'arriver à l'hypothèse, pour le moins certes hardie, qu'il n'y aurait pas à proprement parler de morphologie spécifique ni du présent de l'indicatif ni du présent du subjonctif, la seule marque physique isolable de présent étant en réalité celle de la première personne du singulier du présent de l'indicatif avec un *-o* désinentiel atone (à distinguer du *-ó* tonique de la troisième personne du prétérit). En effet, d'un point de vue strictement morphologique, la suite des désinences en *-a* peut correspondre aussi bien à un présent de l'indicatif (*cantas, canta, cantamos...*), qu'à un présent du subjonctif (*vivas, viva, vivamos...*), de la même façon que le thème en *-e*¹⁰ peut également s'appliquer aussi bien à un présent de l'indicatif (*comes, come, comemos...*) qu'à un présent du subjonctif (*cantes, cante, cantemos, etc.*)

Enfin, pour se convaincre du caractère central de la première personne, il suffit de se rappeler, à la lumière de l'histoire de la langue, la force analogique qu'elle a pu exercer sur certains paradigmes.

Pour résumer, il ressort donc de ce premier parcours qu'un simple regard porté sur les signifiants du système des présents accorde une place de premier plan à *ego*. Un constat qui semble fonder l'hypothèse d'un fonctionnement binaire déictique au niveau de la construction du système verbal espagnol et qui incite ainsi à ratifier l'opposition modale conçue à travers l'opposition actuel *vs* inactuel plutôt que l'opposition traditionnelle indicatif *vs* subjonctif ou encore l'opposition de deux plans psychiques, thétique *vs* non-thétique, – empruntée à la phénoménologie¹¹.

⁹ Une telle description confirme par ailleurs que les deux paradigmes du présent forment un système, au sens où ils sont régis par une logique de substitution désinentielle (*-a-e* ; *-e-a*), c'est-à-dire de morphologie inversée selon l'univers modal auquel ils sont associés. Un système où le présent de l'indicatif semble présider à la formation du présent du subjonctif, un peu comme s'il lui servait de modèle.

¹⁰ Ou palatal si l'on inclut le *-i* de la troisième conjugaison.

¹¹ Deux plans psychiques différents qui, naturellement, ne sauraient être traduits par et sous le même signifiant.

Et ce, pour la simple raison que l'essence et la problématique du langage ne sont pas le réel ni le fait de poser quelque chose – un être, un événement – comme accédant au réel ou pas, mais bien la re-présentation d'un objet, d'un événement par rapport à un sujet parlant qui n'existe que dans son présent vif de locution, soit, le présent de parole, en l'occurrence le présent de *ego*. Car si *toute conscience est conscience de quelque chose* – selon la célèbre phrase de Husserl – cette chose ayant sa contrepartie ou pas dans le réel, peu importe¹², toute conscience est avant tout conscience de soi, de *ego*. Et corollaire, qu'un événement soit conçu directement ou indirectement par rapport au présent d'expérience – et donc qu'il soit actuel ou inactuel –, le lien avec le présent de parole reste un lien manifestement inaliénable. C'est-à-dire que l'avantage décisif de l'opposition modale actuel vs inactuel est d'introduire et de prendre en compte la notion de locuteur, en tant qu'organisateur du langage, un paramètre capital qui semble d'ailleurs s'imposer si l'on regarde du côté du signifiant et de l'architecture du système verbal au niveau des présents, ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait que la nature même d'un système linguistique peut, dans une large mesure, déterminer les contours de sa propre organisation.

Les temps du futur

Concernant le futur dit de l'indicatif, à la lumière de l'histoire de la langue, on sait que cette forme dérive de l'infinitif et du présent de l'indicatif. Elle s'est constituée à partir d'une locution verbale latine combinant l'infinitif d'un verbe avec l'auxiliaire *haber* au présent de l'indicatif pour aboutir, somme toute, au seul temps composite – avec le conditionnel – de l'ensemble de la conjugaison espagnole. C'est en effet le seul paradigme qui se soit constitué en empruntant les morphèmes désinentiels d'autres temps qui ont fini par se fondre dans une morphologie unique, synthétique. Et c'est ainsi que l'on explique, avec raison, que le futur est un temps du présent.

Seulement, une telle présentation a l'inconvénient de plaquer en synchronie une description diachronique par rapport à une forme qui, du reste, présente la particularité remarquable de posséder des capacités référentielles apparemment hétérogènes puisque, dans les grammaires traditionnelles, on lui reconnaît des emplois à la fois *thétiques* (à travers le futur catégorique) mais aussi *non-thétiques* (avec le futur de conjecture).

Or, si l'on procède une fois encore à une simple lecture *lourde* du signifiant, on peut non pas contester la présence, incontestable, du présent de l'indicatif et de l'infinitif mais du moins en limiter et relativiser la portée et ce, pour mieux comprendre les exploitations discursives de ce temps.

¹² Voici ce que dit Sartre : « Il faut insister sur ce fait que ce qui distingue les différents types positionnels, c'est le caractère thétique de l'intention, et non l'existence ou non-existence de l'objet. Par exemple, je puis fort bien poser un Centaure comme existant (mais absent). » (SARTRE, *Imaginaire*, 1940, p. 39). Citation extraite du dictionnaire en ligne CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales), <http://www.cnrtl.fr/definition/thetique>

Ainsi, dire, comme on le fait souvent, que le futur se construit à partir du présent n'est pas, bien évidemment, inexact mais constitue, à y regarder de plus près, quelque peu un abus de langage – si l'on décide de ne pas quitter le domaine du signifiant et que l'on s'en remet à son observation directe. En réalité, le futur de l'indicatif se construit, à proprement parler, non pas à partir du présent mais, d'un présent, en l'occurrence, des désinences de *habere* au présent, verbe subduit de surcroît, qui construit donc une représentation non pleine mais suspendue de l'événement ; une description qui réduit ainsi quelque peu la part du présent de l'indicatif dans la construction du futur¹³, et qui vacille d'autant plus si l'on ajoute l'hypothèse tirée de l'observation des présents, hypothèse selon laquelle il n'y aurait pas, à vrai dire, de morphologie spécifique du présent de l'indicatif (la seule morphologie véritable étant en réalité celle de la première personne du présent de l'indicatif, celle de la personne qui parle). Un tel constat déleste donc quelque peu cette forme de son ancrage dans le présent de l'indicatif et la rend ainsi capable d'exprimer un procès certes actuel – il s'agit bien d'une forme actualisante –, c'est-à-dire conçue directement par rapport au présent d'énonciation, mais dans une forme *atténuée* de présent. Une capacité référentielle qu'assume parfaitement le futur dit de *conjecture* (« ¡Cállate !, ¡Él estará durmiendo ! »)¹⁴. Car, employer un futur de ce type, c'est conceptualisé un événement futur (le morphème d'infinitif est là pour le permettre) directement par rapport à son présent d'expérience (sa morphologie le lui permet aussi), par rapport à un événement qui coïncide avec son présent de parole, dans une forme de présent atténuée donc à valeur hypothétique, si l'on adopte une optique et une terminologie traditionnelle. Et on voit là que le caractère actuel de l'événement se situe au niveau du lien direct de conceptualisation par rapport au présent d'énonciation et non par rapport au fait que ledit événement est considéré comme accédant au réel ou pas. On peut certes considérer que le futur est naturellement porteur d'une valeur puissancielle ; notre propos consiste juste à souligner que cette aptitude référentielle de *présent atténué* et de futur dit *hypothétique* est tout simplement comme inscrite dans les éléments constitutifs de son signifiant, comme si le signifiant avait la capacité d'être transparent à la signification dont il est vecteur.

Si l'on observe maintenant le formant infinitif qui rentre dans la morphologie du futur, on peut dégager que – tous verbes confondus, réguliers et ceux dits *irréguliers* –, le schéma prototypique ne correspond pas au modèle « voyelle thématique de l'une des trois conjugaisons + morphème [r] » – soit les désinences pleines de l'infinitif *-ar*, *-er*, *-ir*¹⁵. En fait, le seul morphème commun à tous les futurs est la liquide vibrante alvéolaire, soit le submorphème [r], un submorphème que l'on retrouve justement dans 12 des 21 formes dites irrégulières :

¹³ A la différence du conditionnel où (pour les trois conjugaisons) l'on a une désinence d'imparfait de l'indicatif plus transparente : *ía*.

¹⁴ « Tais-toi !, il doit être en train de dormir ! »

¹⁵ L'élément vocalique *-a*, *-e*, *-i*, rappelle juste l'appartenance à une conjugaison.

*haber/habré, saber/sabré, caber/cabré, poder/podré, querer/querré, poner/pondré, tener/tendré, hacer/haré, decir/diré, venir/vendré, salir/saldré, valer/valdré*¹⁶.

Ainsi, pour tous les verbes, ce que l'on ne peut manquer de souligner dans la morphologie du futur, c'est la réduction extrême du formant infinitif. On opposera certainement qu'un morphème est par nature réduit au niveau de son physisme. Certes ; néanmoins, on peut aussi faire observer à cela que des formes non-personnelles du verbe, l'infinitif est celle qui possède le signifiant le plus léger (comparé au gérondif, *-ndo* et au participe passé, *-do*), soit un morphème réduit au seul phonème /r/. Dans la construction du futur, l'infinitif se caractérise donc par un signifiant réduit à l'extrême, une réduction remarquable du côté du signifiant qui ne peut que s'accompagner d'un allègement au niveau du signifié correspondant, c'est-à-dire de l'agentivité potentielle. Un constat qui semble compatible avec l'une des capacités référentielles du futur, en l'occurrence, le futur dit *catégorique*, forme actualisante, conceptualisée directement à partir du présent du locuteur et qui oblige à concevoir un événement futur, dans l'ultériorité du présent de parole. Une capacité que permet le signifiant réduit de l'agentivité potentielle et une aptitude discursive parfaitement en accord, du reste, avec l'une des particularités de l'infinitif espagnol, qui selon l'analyse de M. Molho, reprise par Jean-Claude Chevalier – et à la différence de l'infinitif français – est exclusivement fait d'*antivirtualité*¹⁷ ; une antivirtualité qui se laisse décomposer et offre des points de repère, permettant ainsi de décrire un procès en cours à l'instar de l'exemple suivant : « -¿Qué haces? - Lavarme, mujer. » (A. María de Lera)¹⁸ où l'infinitif a la capacité de déclarer un procès en effecton.

Ainsi, outre la présence, certes relative du présent dans la morphologie du futur, celle de l'infinitif l'est tout autant, et c'est peut-être à la lumière de la réduction du morphème infinitif, associé à l'agentivité potentielle, que l'on peut ainsi expliquer la valeur actualisante de ce temps dans le cas du futur dit *catégorique*.

La description de la morphologie du futur de l'indicatif fait donc apparaître trois choses : d'une part, un lien, somme toute, pour le moins lâche avec le présent ; par ailleurs, un morphème extrêmement réduit, associé à l'opérativité puissancielle, et enfin une morphologie bâtie à partir d'une sorte d'alliance de morphèmes antithétiques dans la mesure où ces deux formants constitutifs occupent des positions

¹⁶ Des formes que l'on sait du reste parfaitement expliquer, d'un point de vue morphologique et historique, et à propos desquelles G. Luquet a justement proposé comme explication le fait que le contenu sémantique de ces formes était suffisamment puissanciel pour les dispenser de prendre appui sur une base pleine, d'où leur forme tronquée de la base infinitive. Bref, pour ces verbes dits *irréguliers*, leur forme tronquée est donc comme actée par la description même de leur signifiant (cf. G. Luquet, « De l'opposition *régulier/irrégulier* dans l'histoire des futurs espagnols » in *Regards sur le signifiant*, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2000, p. 61-71.)

¹⁷ « Postulons [...] que l'infinitif français est exclusivement fait de *virtualité* et l'infinitif espagnol exclusivement d'*antivirtualité*. » Jean-Claude Chevalier, *Remarques sur l'infinitif espagnol et l'infinitif français*, *Bulletin Hispanique*, Tome 71, n°1-2, 1969, p. 145.

¹⁸ Exemple cité par J.-C. Chevalier, *ibid.*, p. 140. Trad. « Qu'est-ce que tu fais ? -Je me lave. »

extrêmes sur l'axe chronogénétique : l'un, le morphème [r], est associé à une opération en puissance tandis que le morphème subséquent correspond à la forme actualisante par excellence, le présent de l'indicatif. Au résultat, la forme composite qu'est le futur de l'indicatif se construit à partir d'instructions antagoniques qui peuvent se neutraliser et ainsi expliquer certains de ses emplois modalement hétérogènes en discours, des réalisations discursives qui ne sont rien d'autre que ce que permet son signifiant et que ce qui est inscrit dans les limites étroites du signe.

Enfin, ce que l'on retiendra aussi des temps du futur, c'est que de la même façon que le présent du subjonctif entretient un rapport avec le présent de l'indicatif (on l'a vu, tous deux forment un système), le futur de l'indicatif, du fait de son histoire et de sa formation est également, et génétiquement même, dans un rapport de filiation par rapport au présent de l'indicatif (et de l'infinitif) tandis que le conditionnel est à son tour dans un rapport de filiation morphologique par rapport à l'imparfait mais aussi par rapport au futur de l'indicatif qui lui sert de modèle¹⁹. Un constat qui consacre donc, sans surprise, la notion de système à un autre niveau et, une fois encore, le présent de l'indicatif au sein de l'édifice du système verbal des langues romanes.

Les temps du passé et de l'inactuel

Pour finir, on traitera conjointement des formes relatives au prétérit, à l'imparfait de l'indicatif, ainsi qu'à l'imparfait du subjonctif, et, particulièrement, de la forme dite en *-ra*. Un tel regroupement a sans doute de quoi surprendre et peut sembler contre-nature dans la mesure où il réunit des formes modalement dissemblables : une forme actualisante, le prétérit, et deux formes inactualisantes, l'imparfait de l'indicatif et la forme en *-ra*, cette dernière – qui fait débat depuis longtemps –, étant considérée, selon la théorie de G. Luquet, comme la forme la plus inactualisante de tout le système verbal espagnol²⁰.

On les traitera pourtant conjointement car si l'on se cantonne à la structure du signifiant – et ce, pour les trois types de conjugaison, la première, la seconde et la troisième –, on peut dégager des affinités morphologiques (et ainsi considérer qu'elles fondent un véritable système), à la différence, par exemple, de la forme dite en *-se* qui s'avère beaucoup plus isolée d'un point de vue formel²¹.

Enfin, pour justifier le rapprochement du prétérit des formes inactuelles tel que l'imparfait du subjonctif, on peut penser à la règle de formation des temps que les grammairiens formulent, à l'adresse des apprenants, pour mémoriser les paradigmes de conjugaison, procédé mnémotechnique bien connu qui consiste à dire qu'un imparfait du subjonctif *dérive* ou *se construit à partir* de la troisième

¹⁹ Etant le symétrique du futur pour l'époque passée, le conditionnel dit un événement futur dans le passé.

²⁰ *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco / Libros, 2004.

²¹ Il en va de même, au niveau des futurs, de la forme dite en *-re*.

personne du pluriel du prétérit, puisque le radical d'un l'imparfait du subjonctif en *-ra* rappelle celui du passé (*cantaron* > *cantara*, *cantaras*...). Un procédé qui ne vaut que pour la forme en *-ra* (et non pour *-se* : *cantase*, *cantases*...).

Un linguiste ne saurait naturellement se satisfaire d'une telle formulation sous peine d'avoir, pour partie, les signifiants de son côté mais non l'histoire de la langue puisque la diachronie vient démentir sans appel un tel cas de dérivation : la forme en *-ra* dérive du plus-que-parfait latin de l'indicatif et s'explique, au demeurant, parfaitement par les lois de phonétique évolutive.

Il n'empêche, *les faits sont têtus*, surtout lorsqu'ils relèvent du signifiant et que l'on considère que des informations sur le signifié de langue sont inscrites dans la structure même du signifiant. C'est pourquoi, nous estimons qu'il n'est peut-être pas sans fondement de s'interroger au moins sur les affinités entre certaines formes, dès lors que le signifiant nous y invite, et qu'ainsi, si un signifiant comporte des traits physiques qui le rapprochent d'un autre signifiant, alors on peut émettre l'hypothèse qu'il peut s'en rapprocher sémantiquement ou du moins partager quelques traits. Un rapprochement auquel nous invite ici également le test de la commutation, puisque dans des emplois actuels réputés indicatifs ou étymologiques (du style « *el que fuera ministro* »), la forme en *-ra* peut effectivement être remplacée, précisément, par un prétérit ; un test qu'il convient de manier avec d'innombrables précautions car l'on sait que commutation n'est pas raison et qu'une forme qui commute avec une autre n'est pas nécessairement dans un rapport de stricte équivalence.

Bref, on se propose donc d'explorer la ressemblance phonético-phonologiques (ou morpho-phonologique) que l'on peut observer en synchronie entre l'imparfait du subjonctif en *-ra* et la troisième personne du pluriel du prétérit qui lui sert de matrice formelle.

Ainsi, si l'on s'intéresse tout d'abord au critère temporel et d'époque, il ne semble guère possible de trouver quelque convergence entre la représentation d'un prétérit et d'une forme en *-ra*. Une forme au prétérit dit nécessairement un événement passé et accompli. Quant à l'imparfait du subjonctif en *-ra*, cette forme est associée en langue à une représentation du temps indivise et, à la lumière de l'histoire de la langue, on sait qu'elle est allée, au fil du temps (de l'espagnol médiéval vers l'espagnol moderne), vers une extinction progressive de l'idée d'accompli pour s'ouvrir sur l'irréel et s'appliquer à l'ensemble du temps et donc pour être, finalement, une forme indifférente à l'opposition temporelle révolu vs non-révolu²². De plus, ces deux formes s'opposent selon le repérage de l'événement. L'une se caractérise par un repérage simple, direct, par rapport au présent d'expérience du locuteur, ce qui en fait

²² A l'origine, la forme en *-ra*, est liée à l'horizon du passé, puisque, on l'a vu, elle est issue d'un plus-que-parfait de l'indicatif latin. D'ailleurs, dans sa *Morphologie historique du latin* (Klincksieck, 2002, & 307, p. 217), A. Ernout décrit le plus-que-parfait latin de l'indicatif comme une forme constituée du suffixe du parfait **-is*, suivie de la désinence caractéristique du prétérit *-ām* (cf. *eram*) et il qualifie ce temps de « prétérit du parfait » qui « [...] situe dans le passé la représentation de l'action achevée » (*Ibid.*, & 265, p. 186).

une forme actualisante – le prétérit –, tandis que l'autre, et selon la théorie de G. Luquet, la forme en *-ra* est une forme modalement inactualisante qui n'est pas conceptualisée directement par rapport au présent d'expérience du locuteur, une valeur inactualisante qu'elle aurait toujours eue, si l'on postule, comme le fait G. Luquet, l'invariance de son signifié au cours de l'histoire du verbe espagnol²³.

Si l'on se place maintenant d'un point de vue aspectuel, un prétérit est une forme qui possède une particularité remarquable, notamment vis-à-vis de la situation énonciative, la *deixis*, où le locuteur opère des choix de vision par rapport à son présent de parole. Ainsi, un prétérit est une forme verbale nécessairement associée au passé (donc antérieure au présent d'expérience), conceptualisée directement par rapport au présent d'énonciation (c'est un temps dit absolu et actualisant). Néanmoins, d'un point de vue aspectuel, « Le passé défini indique qu'une action achevée s'est effectuée dans une période de temps [...] révolue, *c'est-à-dire considérée par celui qui parle comme n'ayant plus aucun lien avec sa propre actualité* ; cette période révolue peut être, chronologiquement, très proche ou très lointaine du moment présent »²⁴, à la différence du passé composé, accompli du présent, qui conserve un lien avec le présent du locuteur, comme l'atteste la marque formelle de l'auxiliaire (cf. *Mi padre murió vs Mi padre ha muerto*). D'ailleurs, Yves Macchi exprime en des termes très clairs la caractéristique aspectuelle du parfait : « User de ce paradigme [...] c'est poser l'accès d'un événement au réel dans un passé où ne peut siéger l'instance locutrice. [...] c'est bloquer l'instance locutrice dans le présent vif, lui interdire d'être contemporaine de l'événement passé, *la tenir à distance de l'événement passé* [...], le parfait oblige par conséquent à une schizie temporelle du moi, le moi acteur siégeant à distance du moi locuteur prisonnier du présent vif de locution. »²⁵ Bref, si le prétérit est conceptualisé par rapport au présent d'expérience et entretient donc un lien avec le présent, à la vision de l'événement saisi au prétérit est attaché un hiatus par rapport au présent d'énonciation de l'instance locutrice. C'est-à-dire que si l'on prend en compte la valeur de la forme en *-ra*, qui construit l'image d'un procès à l'égard duquel le locuteur prend le maximum de distance – *i.e.* un événement détaché de tout lien avec son univers d'actualité –, alors on peut éventuellement considérer que l'un des traits communs à ces deux paradigmes serait la coupure, la disjonction qui s'opère entre le temps de parole de l'instance locutrice (*ego*) et la vision de l'événement.

²³ A la différence de l'explication traditionnelle qui fait varier au cours de son histoire le signifié de langue de la forme en *-ra* en estimant que cette forme a fini par basculer du mode indicatif dans le mode subjonctif.

²⁴ Jean Coste, Augustin Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes, 1965, p. 411. Nous soulignons. Une visée qui le rapproche de l'aoriste.

²⁵ « Chronomorphogénèse verbale : esquisse d'embryologie du verbe espagnol », p. 153-204, in *Cahiers de linguistique analogique*, n°2 – décembre 2005, *Un signifiant : un signifié. Débat*, ABELL (Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires), p. 182-183. Nous soulignons.

Reste maintenant à commenter le rang personnel qui correspond à une troisième personne du pluriel du prétérit. A la suite de G. Guillaume et de E. Benveniste, la première personne a été décrite comme celle qui assume une fonction locutrice (c'est la personne qui parle), tandis que la seconde est celle à qui l'on parle et assume donc également une fonction interlocutrice ; en revanche, la troisième personne est absente de l'acte communicationnel (c'est celle dont on parle) et est ainsi considérée comme la « non-personne ». C'est-à-dire que la troisième personne est celle qui est exclue de « [...] l'activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle » – pour reprendre la définition que proposent Anscombe et Ducrot²⁶ du mécanisme de l'énonciation. Un statut qui en fait *de facto* une personne étrangère à l'univers d'actualité du locuteur (ou du moins qui n'est pas conceptualisée directement par rapport à son temps de parole). Or, il convient de ne pas perdre de vue que la personne qui semble instaurer une passerelle avec la forme en *-ra* est précisément une troisième personne du pluriel. C'est-à-dire une troisième personne du singulier élevée à la *puissance pluriel* ou plutôt, diluée ou noyée dans la pluralité, soit une « non-personne » doublement absente/distance du *moi*, ou, si l'on préfère, doublement inactuelle. Une troisième personne du pluriel qui se trouve toujours associée au morphème verbal *-n*, un morphème *-n* qui signifie d'ailleurs un net désengagement du locuteur par rapport au procès dont il parle, comme on peut le vérifier, à travers une démarche contrastive, par la traduction, en français, du signe correspondant au pronom sujet indéfini, *on* – absent en espagnol – qui trouve précisément comme équivalent, parmi toutes les autres signifiants possibles (*uno, se, nosotros...*), la troisième personne du pluriel dès lors que le locuteur décide de s'exclure du procès dont il parle, un procès qu'il met donc à distance par une désinence de troisième personne du pluriel (comme dans « *llaman a la puerta* », trad. « On frappe à la porte »)²⁷. En conséquence de quoi, force est de constater que de la même façon que la première personne du singulier du présent semble fonder le système du présent (et le système verbal en général), la filiation morphologique du paradigme le plus inactualisant de tout le système verbal espagnol est morphologiquement proche d'une forme (une troisième personne du pluriel du prétérit) qui instaure un hiatus maximal entre le support de prédication (l'acteur de l'événement) et l'instance locutrice.

On peut observer de plus que le paradigme de la forme en *-ra* (et non *-se*) et la troisième personne du pluriel du prétérit ont en commun le formant consonantique [r] – *cantar^{on}, comier^{on}, vivier^{on}, pudier^{on}...* – ; un formant exploité pour sa capacité à suggérer une opérativité potentielle et à maintenir un événement en puissance de réalisation, un formant, somme toute, en affinité, ou à tout le moins, compatible avec la

²⁶ « L'argumentation dans la langue », in *Langages* 42, 1976, p. 18.

²⁷ Nous renvoyons sur ce point à l'analyse proposée par M. Camprubi qui décrit cette troisième personne du plurielle à travers le modèle « voyelle + n ». Voir « Le sujet : le sujet indéfini ou les équivalents du morphème français *On* », in *Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole*, Presses Universitaires du Mirail, 2001, p. 72-79.

notion d'inactualité. Il ne s'agit bien sûr pas de mettre sur le même plan une forme actualisante (le prétérit) et une forme inactualisante (la forme en *-ra*). Il s'agit seulement d'observer que la forme en *-ra* et la 3^e pers du pluriel du prétérit possèdent le même formant en phase avec le trait /+inactuel/, par rapport à la représentation d'une opération dans le cas de la forme en *-ra*, par rapport à la représentation de l'acteur de l'événement dans le cas de la 3^eme personne du pluriel du prétérit.

Le bilan de ce dernier parcours est donc que le procédé mnémotechnique des grammaires traditionnels n'est peut-être pas qu'une simple fiction didactique et qu'il nous dit peut-être quelque chose de la forme en *-ra*. En effet, certains éléments relevés, issus de la parenté morphologique avec la troisième personne du pluriel du prétérit, et valides uniquement pour la forme en *-ra* par rapport à *-se*, semblent corroborer la valeur marquée de cette forme inactualisante. Une valeur que semblent conforter en outre d'autres données relevant du signifiant, si l'on poursuit la même démarche.

Ainsi, on ne peut manquer d'attirer l'attention sur la parenté morphologique entre le paradigme de la forme en *-ra* comparée à *-se* (quelle que soit la conjugaison, 1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème}) et celui de l'imparfait de l'indicatif, autre forme inactuelle si l'en est, étant donné qu'elle pose un présent inactuel. Ces deux paradigmes forment un système cohérent de désinences. Si l'on observe la première conjugaison, on retrouve deux voyelles centrales successives (soit le modèle *-aba/-ara* = [a]_[a]), le seul trait distinctif pour les deux consonnes sonores [b] et [r] étant le caractère labial et dental, tandis que le schéma vocalique pour les deuxièmes et troisièmes conjugaisons (*-er/-ir > -ia/iera*) reproduit une configuration vocalique identique, composée d'une voyelle antérieure palatale suivie de la voyelle centrale [a], soit *-i-a* pour l'imparfait de l'indicatif et *-iera* à l'imparfait du subjonctif en *-ra*. Une parenté morphologique, derrière laquelle peut se profiler une convergence au niveau de leur signifié et de leurs capacités référentielles, et qui mérite d'autant plus d'attention que pendant plus de deux siècles, l'imparfait de l'indicatif a connu – sauf à la première personne du singulier qui a toujours résisté, une fois encore – un morphème désinentiel en *-ie*, morphème qui n'a pas survécu et que la langue a justement remplacé par le thème en *-ia*. Une évolution, à ce titre, sans aucun doute remarquable.

De même, on ne peut manquer non plus d'être interpellé par le caractère biphasé du paradigme de l'imparfait du subjonctif qui se compose en espagnol de deux formes (*-ra* et *-se*). Un paradigme à deux thèmes (*-a/-e*) où l'on retrouve l'alternance vocalique du présent puisque tout verbe qui possède une forme en *-ra* possède également une autre forme en *-se*, très souvent interchangeable. On n'est certes absolument plus dans le même cas de figure que l'alternance vocalique du présent dans la mesure où le changement désinentiel ne correspond pas ici à un seuil théorique modal : les deux formes sont inactualisantes. Cependant, on peut penser que cette alternance possède également une fonction distinctive. Elle pourrait signifier non pas un seuil d'opposition modale mais un seuil dans le degré d'inactualité au sein du système verbal espagnol, qui se serait ainsi doté de deux

formes d'imparfait du subjonctif avec la distribution suivante : l'une s'imposant comme la forme marquée de l'inactuel (la forme en *-ra*), l'autre comme la forme non-marquée de l'inactuel (la forme en *-se*).

Le constat semble donc clair : le signifiant de la forme en *-ra* jouit d'un remarquable réseau associatif, plus dense que celui de *-se*, qui s'avère, morphologiquement, plus isolée (et ne pas rentrer dans un véritable système) ; or, outre sa valeur originelle de plus-que-parfait de l'indicatif, c'est peut-être la combinaison de ces traits, convoqués tacitement par association analogique, qui participerait de sa valeur de forme inactuelle de même que de ses propriétés expressives. Un apparemment qui peut peut-être résoudre certains problèmes, comme, par exemple, les emplois prétendument indicatifs ou étymologiques actuels de la forme en *-ra* ; auquel cas, la première personne du présent de l'indicatif et *-ra* seraient l'alpha et l'oméga du système verbal espagnol sur l'échelle de l'opposition modale actuel *vs* inactuel.

Conclusion

Dans une étude consacrée à l'architecture du système verbal des verbes réguliers, Y. Macchi concluait sur l'idée que « Le modèle de croissance est ici comme partout un modèle de bifurcation arborescente par lequel toute forme complexe est le dépassement d'une forme simple par adjonction de formant(s) »²⁸ et l'image qu'il utilisait était celle d'un « arbre morphogénétique »²⁹. Une telle métaphore pourrait faire penser au modèle descriptif et épistémologique du rhizome – selon la théorie philosophique de Deleuze & Guattari. Toutefois, un rhizome est un modèle au sein duquel l'organisation des éléments ne suit pas une ligne de subordination hiérarchique et a donc pour caractéristique de n'avoir pas de centre. Or, on l'a vu, *ego* serait la personne centrale dans l'organisation du langage et donc la personne charnière dans l'édifice du système verbal. C'est pourquoi, à la lumière de ce qui a été exposé, on pourrait plutôt dire que le point de départ (ou noyau) de cette arborescence serait *ego* et que le principe de croissance et de cohérence structurel du système verbal espagnol serait la capacité de renvoi du signe, et notamment son pouvoir associatif, (que l'on pense au schéma concernant le mot *enseignement* chez Saussure).

En effet, la description proposée, entièrement basée sur le parti pris d'un signifiant transparent, agglutinant et qui a pu parfois présenter « une allure provocatrice et scandaleuse », pour reprendre les mots de M. Molho par rapport aux axiomes de sa propre analyse, exposée dans *Grammaire analogique, grammaire du signifiant*³⁰, repose en fait sur une conception du langage qui, pris dans sa réalité signifiante, le voit fonctionner à partir d'un vaste réseau analogiques de signifiants. Pour décrire cette vie du langage, M. Molho décrivait les formants

²⁸ « Chronomorphogénèse verbale : esquisse d'embryologie du verbe espagnol », *op.cit.*, p. 198.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Langages*, Vol. 21, n° 82, 1986, p. 41-51, citation extraite de la p. 49.

constitutifs comme des « cellules signifiantes en travail dans l'organisation du tissu systématique constitué par l'indissociation du physisme et du mental. – et il ajoutait – De là vient que le système s'édifie à partir de reconstructions latentes inscrites dans les signifiants. »³¹ Or, c'est ce travail du signifiant (ou ce signifiant en travail) que l'on a tenté de mettre en évidence. Il serait assurément confortable de considérer que le signe fonctionne telle une sarbacane qui, d'un souffle, atteint sa cible. Cela serait confortable mais sans doute faux et surtout trop simple. En fait, le système a toujours du jeu et le signe, entité à deux faces, avant d'atteindre sa cible, entre, dès la langue dans un formidable réseau de signifiés et de signifiants, une interaction qui peut avoir une incidence sur ses exploitations discursives³² ; et de ce fait, il est en effet possible que les sujets parlants intériorisent inconsciemment³³, ce réseau de significations analogiques latents, c'est-à-dire qu'ils perçoivent une certaine parenté entre différentes formes qu'ils associent mentalement, dès lors que le signifié le permet. Ainsi, si l'analogie n'est plus à démontrer, en revanche, les modalités et les manifestations de l'analogie restent à explorer et, en cela, l'approche cognématique, qui part du signifiant, pour aller plus avant dans le mode de fonctionnement et les implications du signe, ouvre assurément de nouvelles perspectives qu'il convient de ne pas négliger.

Modèles de conjugaisons espagnoles dites *régulières*

CANTAR (chanter)

Infinitif	Gérondif	Participe Passé	Indicatif Présent	Impératif	Subjonctif Présent	
Cantar	cantando	cantado	canto		cante	
			cantas	canta	cantes	
			canta	cante	cante	
			cantamos	cantemos	cantemos	
			cantáis	cantad	cantéis	
			cantan	canten	canten	
Indicatif Futur	Conditionnel Présent	Indicatif Imparfait	Indicatif simple	Passé	Subjonctif Imparfait	
cantaré	cantaría	cantaba	canté		cantara	cantase
cantarás	cantarías	cantabas	cantaste		cantaras	cantases
cantará	cantaría	cantaba	cantó		cantara	cantase
cantaremos	cantáramos	cantábamos	cantamos		cantáramos	cantásemos
cantaréis	cantaríais	cantabais	cantasteis		cantarais	cantaseis
cantarán	cantarían	cantaban	cantaron		cantaran	cantasen

³¹ *Ibid.*, p. 50.

³² Ainsi, on se souvient de l'hypothèse de M. Molho concernant le déclin du futur du subjonctif, hypothèse selon laquelle ce temps était porteur d'une « contradiction interne », une contradiction portée par la morphologie d'un radical qui rappelle justement celui du passé alors que la même forme était utilisée pour exprimer le futur.

³³ Pottier définit la langue comme le « subconscient de la masse parlante ».

COMER (manger)

Infinitif	Gérondif	Participe Passé	Indicatif Présent	Impératif	Subjonctif Présent
Comer	comiendo	comido	como		coma
			comes	come	comas
			come	coma	coma
			comemos	comamos	comamos
			coméis	comed	comáis
			comen	coman	coman
Indicatif Futur	Conditionnel Présent	Indicatif Imparfait	Indicatif simple Passé	Subjonctif Imparfait	
comeré	comería	comía	comí	comiera	comiese
comerás	comerías	comías	comiste	comieras	comieses
comerá	comería	comía	comió	comiera	comiese
comeremos	comeríamos	comíamos	comimos	comiéramos	comiésemos
comeréis	comeríais	comíais	comisteis	comierais	comieseis
comerán	comerían	comían	comieron	comieran	comiesen

VIVIR (vivre)

Infinitif	Gérondif	Participe Passé	Indicatif Présent	Impératif	Subjonctif Présent
Vivir	viviendo	vivido	vivo		viva
			vives	vive	vivas
			vive	viva	viva
			vivimos	vivamos	vivamos
			vivís	vivid	viváis
			viven	vivan	vivan
Indicatif Futur	Conditionnel Présent	Indicatif Imparfait	Indicatif simple Passé	Subjonctif Imparfait	
viviré	viviría	vivía	viví	viviera	viviese
vivirás	vivirías	vivías	viviste	vivieras	vivieses
vivirá	viviría	vivía	vivió	viviera	viviese
viviremos	viviríamos	vivíamos	vivimos	viviéramos	viviésemos
viviréis	viviríais	vivíais	vivisteis	vivierais	vivieseis
vivirán	vivirían	vivían	vivieron	vivieran	viviesen

- exemple de verbe en *-go* au présent de l'indicatif qui a une désinence en *-ga* au présent du subjonctif :

- présent de l'indicatif de *tener* : (yo) **tengo**, (tú) **tienes**, (él/ella) **tiene**, (nosotros) **tenemos**, (vosotros) **tenéis**, (ellos/ellas) **tienen**

- présent du subjonctif : (yo) **tenga**, (tú) **tengas**, (él/ella) **tenga**, (nosotros) **tengamos**, (vosotros) **tengáis**, (ellos/ellas) **tengan**

- architecture des modes et des temps proposée par G. Luquet dans sa dernière théorie des modes et des temps :

a) formes actualisantes (celles qui discriminent morphologiquement la première de la troisième du singulier) : canté/canto/cantaré (soit, le prétérit, présent de l'indicatif et le futur de l'indicatif)³⁴

b) formes inactualisantes (celles qui ne discriminent pas morphologiquement la première et la troisième personne du singulier) : cante/cantare/cantaría/cantaba/cantara/cantase (soit, le présent du subjonctif, le futur du subjonctif, le conditionnel, l'imparfait de l'indicatif et les deux imparfaits du subjonctif).

BIBLIOGRAPHIE

- Anscombe, C/Ducrot, O, « L'argumentation dans la langue », in *Langages* 42, 1976, p. 5-27.
- Camprubi, Michel, « Le sujet : le sujet indéfini ou les équivalents du morphème français *On* », in *Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole*, Presses Universitaires du Mirail, 2001, p. 72-79.
- Chevalier, Jean-Claude, *Remarques sur l'infinitif espagnol et l'infinitif français*, in *Bulletin Hispanique*, Tome 71, n°1-2, 1969, p. 140-173.
- Ernout, Alfred, *Morphologie historique du latin*, Klincksieck, 2002.
- Luquet, Gilles, « De l'opposition régulier/irrégulier dans l'histoire des futurs espagnols » in *Regards sur le signifiant*, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2000, p. 61-71.
- La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco / Libros, 2004.
- Macchi, Yves, « Chronomorphogénèse verbale : esquisse d'embryologie du verbe espagnol », in *Cahiers de linguistique analogique*, n°2 – décembre 2005, *Un signifiant : un signifié. Débat*, ABELL (Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires) p. 153-204.
- Meillet, Antoine, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1908 [2^e édition corrigée et augmentée].
- Molho, Maurice, « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », in *Langages*, Vol. 21, n° 82, 1986, p. 41-51.
- Coste, Jean/Redondo, Augustin, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes, 1965.

³⁴ Les troisièmes personnes du singulier de ces formes sont : cantó/canta/cantará.